



Chapitre de livre

1986

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Ecogenèse territoriale et territorialité

Raffestin, Claude

How to cite

RAFFESTIN, Claude. Ecogenèse territoriale et territorialité. In: Espaces, jeux et enjeux. Paris : Fayard & Fondation Diderot, 1986. p. 175–185. (Nouvelle Encyclopédie des Sciences et des Techniques)

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch//unige:4419>

ÉCOGENÈSE TERRITORIALE ET TERRITORIALITÉ

Claude RAFFESTIN

LE CORPS DE L'HOMME ET LE CORPS DE LA TERRE

Le recours à la métaphore du corps n'est évidemment pas nouveau et risque d'être banal, car les géographes en ont usé sans grand discernement. Cet aveu ne coûte guère ! Il s'agit d'une métaphore néanmoins utile, et pour autant qu'elle ne soit pas mobilisée pour faire « image » ou pour faire « concret », le risque devient faible. Je pense, en particulier, au problème de l'espace imaginaire posé par la psychanalyse qui, « dès l'aube de ses formulations sur l'hystérie et le rêve, fut seule à avoir reconnu et exploré cette région limitrophe traversée d'ombres et de clartés où les échanges entre l'homme et le monde passent mystérieusement par la médiation du corps propre » (cf. [418], p. 15).

L'opposition corps de l'homme *versus* corps de la terre s'enracine dans de nombreux mythes qui ont traversé les siècles et vraisemblablement les millénaires, et l'idée d'une équivalence symbolique entre le corps et l'espace n'intéresse pas que l'espace imaginaire, car « l'intuition primordiale de l'espace est par essence imaginaire puisqu'elle implique la possibilité d'une mise en ordre fondée sur la spatialité du corps propre » (cf. [418], p. 24). De cette « mise en ordre », la géographie a usé et abusé dans son langage qui a conservé les traces métaphoriques du corps humain à travers un lexique de nature corporelle relativement bien fourni : tête, bras, ombilic, pied, etc., ce qui illustre assez bien que « le corps propre est *l'a priori* de l'espace et de la représentation » (cf. [418], p. 245).

Ces remarques s'inscrivent dans une anthropologie de l'espace qui a peut-être été vulgarisée, comme le pensent certains, par Edward T. Hall, mais qui, en réalité, est beaucoup plus ancienne. Elle doit énormément aux travaux de Gaston Bachelard qui a d'ailleurs inspiré un géographe, Eric Dardel, étrangement et injustement oublié [126]. A ce courant appartiennent des philosophes comme Heidegger, Merleau-Ponty et Lévinas, de même qu'un certain

nombre de poètes et de romanciers, souvent cités par Dardel, et parmi lesquels émergent Shelley, Hölderlin et Henri Fauconnier. Ce courant de pensée illustre parfaitement le principe de continuité entre les ordres de la pensée, et c'est sans doute l'une des causes de son effacement relatif au cours de ces trente dernières années. Mais les choses changent et l'on s'achemine vers une redécouverte. Lorsque Dardel écrivait il y a trente-trois ans : « Amour du sol natal ou recherche du dépaysement, une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, une *géographicité* de l'homme comme mode de son existence et de son destin » (cf. [126], p. 2), il ne pouvait guère attirer l'attention, car la géographie était à l'aube d'un nouveau paradigme. Cela dit, si cette anthropologie de l'espace a mis beaucoup de temps à émerger, c'est aussi pour des raisons qui tiennent à l'insuffisance de l'appareil conceptuel à disposition. Insuffisance dont nous sortons à peine ! Beaucoup de géographes continuent d'ignorer ou de vouloir ignorer la nécessité, plus épistémologique que méthodologique, de distinguer les notions d'espace, de territoire et de territorialité. Je ne m'étendrai pas sur ce refus de distinguer l'espace du territoire, car il procède, d'une part, de la pseudo-unité de la géographie et, d'autre part, de la pseudo-définition de la géographie dont l'espace serait l'objet. Cette « unité » et cette « définition » de la géographie sont sous-tendues par une idéologie dont la légitimation est extra-scientifique. Le projet classique de la géographie — justement cette idéologie — s'est développé sur la croyance que « le monde est constitué d'un ensemble fixe d'objets indépendants de l'esprit. [Qu'] il n'existe qu'une seule description vraie de "comment est fait le monde ?" » (cf. [378], p. 61). Ce n'est évidemment pas ma position qui, elle, coïncide avec celle de Hilary Putnam qui défend que « les "objets" n'existent pas indépendamment des cadres conceptuels. C'est nous qui découpons le monde en objets lorsque nous introduisons tel ou tel cadre descriptif. Puisque les objets et les signes sont tous deux internes au cadre descriptif, il est possible de dire ce qui correspond à quoi » (cf. [378], p. 64).

Si j'ai recouru à la métaphore du corps, c'est essentiellement pour faire comprendre que les notions d'espace et de territoire ne sont pas synonymes et, *a fortiori*, pas davantage identiques. Le corps humain comprend un ensemble d'organes qu'on peut qualifier d'« endosomatiques » : ce sont les instruments phénotypiques. Mais, engagé dans l'historicité, l'homme s'est ajouté un grand nombre d'instruments dont, théoriquement, la série est infinie : ce sont les instruments exosomatiques qu'il a produits et qu'il continue de produire à partir des instruments endosomatiques et des instruments exosomatiques déjà en sa possession.

Le corps de la terre est, lui aussi, constitué par des « instruments » endosomatiques : la terre et la mer, les montagnes et les rivières, les forêts et les déserts, etc. Bref, toutes les morphologies qui ne doivent rien originellement à l'action anthropique, au contraire du « territoire [qui] est au sens plein du

terme un prolongement de l'organisme marqué de signes visuels, vocaux, olfactifs » (cf. [352], p. 17). Le territoire est un macro-instrument exosomatique qui résulte de « la capacité qu'ont les hommes de transformer par leur travail à la fois la nature qui les entoure et leurs propres rapports sociaux » (cf. [272], p. 677). Le territoire est le produit de la transformation de l'endosomatique terrestre par l'exosomatique humain. L'écogenèse territoriale est la chronique d'un « corps à corps », l'histoire d'une relation dans laquelle nature et culture fusionnent. Un territoire est un état de nature au sens où Moscovici définit cette notion ; il renvoie à un travail humain qui s'est exercé sur une portion d'espace qui, elle, ne renvoie pas à un travail humain, mais à une combinaison complexe de forces et d'actions mécaniques, physiques, chimiques, organiques, etc. Le territoire est une réordination de l'espace dont l'ordre est à chercher dans les systèmes informationnels dont dispose l'homme en tant qu'il appartient à une culture. Le territoire peut être considéré comme de l'espace informé par la sémiosphère :

La semiosfera à quello spazio semiotico al di fuori del quale non è possibile l'esistenza della semiosi (cf. [297], p. 58) ¹.

Le mécanisme conceptuel de la sémiosphère peut permettre de surmonter, voire d'éviter le détour métaphorique que j'ai emprunté, et que je ne renie pas, car si l'idée fait son chemin depuis vingt ans environ, elle ne s'est pas encore imposée, comme le rappelle d'ailleurs fort opportunément Dematteis :

Alla « Terra » come fatto naturale si è contrapposto il « territorio » come fatto sociale e politico. Per quanto mal definita [c'est moi qui souligne] la realtà « territorio » è divenuta così l'oggetto non eludibile della rappresentazione geo-grafica contemporanea (cf. [134], p. 73) ².

Pour tenter de sortir de cet état d'incertitude (l'expression est prise au sens où l'entendent les probabilistes), je vais essayer de décrire le mécanisme de l'écogenèse territoriale en partant de ce concept de sémiosphère.

DES FORMES ET DES SIGNES

A ma connaissance, et pour autant que l'on excepte la géographie des ruines de Ratzel dans sa monumentale *Anthropogeographie*, les géographes se sont peu intéressés à ce que les sociétés, les civilisations laissaient « intact » dans l'espace. Pourquoi observe-t-on dans les paysages, par ailleurs fortement

1. La sémiosphère est cet espace sémiotique en dehors duquel l'existence de la semiosi n'est pas possible

2. A la « Terre » comme fait naturel est opposé le « territoire » comme fait social et politique. Bien que *mal définie*, la réalité « territoire » est devenue ainsi l'objet non esquivable de la représentation géo-graphique contemporaine

humanisés et transformés, des lambeaux de bois couronnant une colline ou une éminence ou une zone de marais absolument indemne, ou encore un bras mort de fleuve ou de rivière, conséquence d'un méandre recoupé, non touché ou aménagé ? Ces formes relictuelles constituent autant d'« îles apparemment naturelles » abandonnées ou laissées pour compte par l'action humaine qui, par ailleurs, a transformé tout l'entour. Si on laisse de côté l'idée de réserve ou de témoin d'un passé naturel, on se trouve là en présence d'une intersection vide qui ne révèle aucune modification d'origine anthropique volontaire. Ces lieux ont donc échappé à l'écogenèse territoriale et l'on doit se demander pourquoi. Ce sont, en quelque sorte, des zones de frontière entre espace et territoire. En réalité, ces espaces sont intégrés dans des territoires, mais ils apparaissent comme « oubliés » : ils sont à l'extérieur de la « frontière territoriale ». Le mot « frontière » est à prendre, ici, dans un sens abstrait avant de l'être, éventuellement, dans un sens concret. Ces espaces relictuels ou rémanents sont demeurés en dehors de l'écogenèse territoriale, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas fait l'objet d'une traduction dans le système sémique qui a informé les autres espaces pour les transformer en territoires. L'ensemble des signes — finalement de l'information — à disposition d'un groupe quelconque n'a pas eu d'intersection avec l'ensemble des formes de l'espace, mais seulement avec un sous-ensemble. Autrement dit, les signes — la sémiosphère — jouent un rôle sélectif.

A livello della semiosfera essa determina la separazione da ciò che è estraneo, la filtrazione delle comunicazioni esterne, la loro traduzione nel linguaggio della semiosfera, e inoltre la trasformazione delle non comunicazioni esterne in comunicazioni, cioè nella semiotizzazione e trasformazione in informazione di ciò che arriva dall'esterno. (cf. [297], p. 61)¹.

La sémiosphère est caractérisée par une frontière, une limite abstraite et/ou concrète qui joue le rôle de « membrane » (analogie biologique utilisée par Lotman) dont les fonctions sont de limiter l'accès, de filtrer et de transformer de l'« externe » en « interne » :

Da questo punto di vista tutti i meccanismi di traduzione, che sono addetti ai contatti con l'esterno, appartengono alla struttura della semiosfera (cf. [297] p. 61)².

Mais tout ce qui provient de l'extérieur n'est pas traduit en structures intérieures ; toutes les formes spatiales ne sont pas l'objet d'une transformation pour produire du territoire.

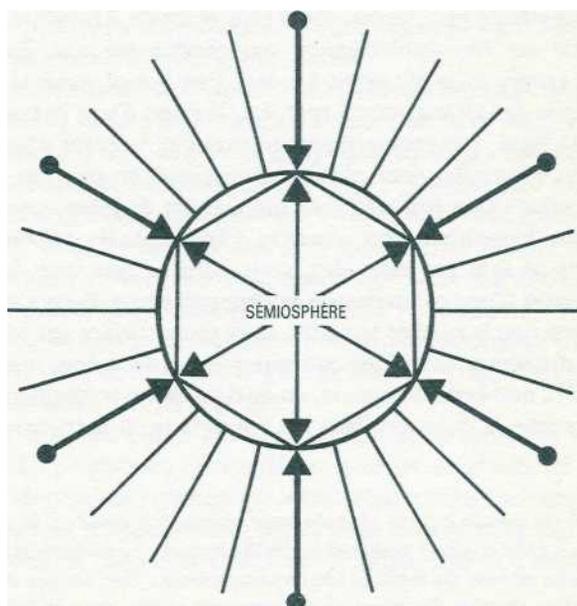
1. Au niveau de la sémiosphère, elle [la frontière] détermine la séparation de ce qui est étranger, la filtration des communications extérieures, leur traduction dans le langage de la sémiosphère, et, en outre, la transformation des non-communications extérieures en communications, c'est-à-dire dans la sémiotisation et transformation en information de ce qui provient de l'extérieur

2. De ce point de vue, tous les mécanismes de traduction, qui sont employés dans les rapports avec l'extérieur, appartiennent à la structure de la sémiosphère

L'écogenèse territoriale ne prend pas en compte toutes les formes spatiales à disposition, c'est-à-dire que les limites de l'écogenèse territoriale sont les limites de la sémiosphère considérée. Comme le fait très justement remarquer Lotman :

[Dans les cas où] l'espace culturel acquiert un caractère territorial, la frontière assume un sens spatial dans le sens élémentaire, [mais] la frontière n'en conserve pas moins, dans ce cas aussi, la fonction d'interface qui transforme l'information en un bloc de traduction *sui generis* (cf. [297], p. 61).

Il est donc loisible de définir l'écogenèse territoriale comme un processus de traduction et de transformation des formes spatiales à partir d'une sémiosphère. Le mécanisme peut aisément être visualisé, sinon rendu « visible » au sens classique de la géographie :



Seules certaines formes extérieures sont traduites et transformées à l'intérieur de la sémiosphère (ici celles situées sur les rayons qui délimitent les côtés de l'hexagone). Le reste n'est pas pris en compte : cela détermine une frontière matérialisée par le cercle circonscrit. L'extérieur est informé par la sémiosphère, autrement dit par la culture du « groupe hexagonal ».

Il est évident que la sémiosphère n'intéresse pas que le territoire, puisqu'elle est un mécanisme général de sémiotisation, mais ici je me limiterai au territoire et ultérieurement à la territorialité.

Dans le sens où l'entend Lotman, la sémiosphère est une « personnalité sémiotique » et, dans l'exemple précédent, purement théorique, cette personnalité serait du type « hexagonal ». Ce n'est bien évidemment qu'une image pour faire comprendre un processus extrêmement riche et complexe. Cela dit, je vais considérer la question de l'éco-genèse territoriale en tant que processus de sémiotisation de l'espace.

DISPOSITIONS ET ARRANGEMENTS

De la même manière que l'on a pu mettre en évidence que la linguistique était sous-tendue par une discipline plus générale, à savoir la sémiologie, la géographie est vraisemblablement sous-tendue par une discipline qui n'existe pas encore mais qui serait à créer, dont l'objet serait la pratique et la connaissance des arrangements spatiaux. Il s'agit d'une hypothèse que je qualifierai de forte. Les arrangements territoriaux relèvent d'une science à faire, à créer, à laquelle, pour plus de commodité, on pourrait attribuer le nom de « diathétique » (du mot grec qui signifie disposer, arranger)¹.

Faire cette hypothèse, c'est admettre *a priori* que les dispositions et les arrangements ne sont pas aléatoires, mais, bien au contraire, la résultante d'une pratique et d'une connaissance de l'appropriation d'une « surface » qui n'intéresse pas que la surface terrestre, mais toute surface sur laquelle il est possible de distribuer des éléments : une pièce, une scène, une table, etc. D'une manière non systématique et, en quelque sorte prédiathétique, Yi Fu Tuan a approché la question dans les rapports qu'il voit entre théâtre et société :

All the world's a stage. And the stage represents a world : it is a model of the world ; it holds a mirror to the world. Unlike literary or architectural achievements, the theater mirrors the world in two important ways : first, there is the play's message; then there is the physical arrangement of the stage and of the theater as a whole (cf. [448], p. 86)². (C'est moi qui souligne.)

1. C'est à la suite d'une discussion avec mon collègue le Professeur André Hurst, de la faculté des lettres de l'université de Genève, que ce mot m'a été proposé. Je l'en remercie, car il m'a aidé à préciser une chose... encore imprécise.

2. Le monde entier est une scène. Et la scène représente un monde : c'est un modèle du monde ; elle tend un miroir au monde. A la différence des réalisations littéraires ou architecturales, le théâtre reflète le monde de deux manières importantes : premièrement, il y a le message de la pièce ; ensuite, il y a l'arrangement physique de la scène et du théâtre comme un tout.

Ces arrangements territoriaux, car il s'agit de cela, constituent une sémiotisation de l'espace, espace progressivement « traduit » et transformé en territoire. Les arrangements des lieux habités — villages et villes, par exemple — ont certes, dans la géographie classique, retenu l'attention des géographes, et cela depuis fort longtemps, mais on a très peu cherché à mettre en relation les dispositions territoriales à des échelles différentes. Autrement dit, on ne sait pas si, dans une société donnée, il y a des corrélations significatives d'un point de vue synchronique entre la disposition d'une table, d'une scène de théâtre et d'un village ou d'une ville. On ne sait donc pas le rôle que peut jouer la sémiosphère dans la production territoriale ; on ignore s'il y a des structures sous-jacentes qui se répètent et qui, par conséquent, « marquent » les arrangements.

Qu'on me comprenne bien. Il s'agit moins (pas du tout même pour l'instant) de rechercher l'origine de tel arrangement dans une cosmologie, un mythe, une symbolique ou tout autre chose, que de rechercher une série de principes ordonnateurs des dispositions territoriales. Seule la mise en évidence de ces principes, dont l'intérêt n'a pas échappé à Lévi-Strauss, peut permettre d'évoquer l'écogenèse territoriale.

Toute représentation de l'espace, dans sa forme la plus simple, nécessite les trois éléments de la géométrie euclidienne : surface, point et ligne. La surface, le point et la ligne suffisent à la représentation du « corps de la terre », mais ces trois éléments sont aussi mobilisés pour produire du « territoire utopique » comme celui d'Hippodamos qui « va connaître une étonnante popularité : l'angle droit, la ligne droite, le rectangle vont envahir les modèles d'organisation des espaces tant imaginaires que réels. La cité de Platon, à l'exemple de celle d'Hippodamos, n'est qu'une vaste structure géométrique de triangles convergents, de trapèzes et de parallélogrammes s'ajustant les uns aux autres dans une parfaite et glaciale symétrie, rappelant l'ordre inaltérable du Cosmos » (cf. [88], p. 26).

Mais ces surfaces, points et lignes ne sont, après tout, que « projets de territoires ». La production territoriale en acte est constituée de mailles, de nœuds et de réseaux qui représentent invariablement des instruments contre-aléatoires que tout groupe humain utilise pour se constituer une « réserve » et, par là-même, se prémunir contre les modifications de l'environnement (cf. [388], p. 97).

DES INVARIANTS À « GÉOMÉTRIE VARIABLE »

Les mailles, les nœuds et les réseaux sont des invariants en ce sens que toutes les sociétés, depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, les ont mobilisés dans leurs pratiques et leurs connaissances, mais à des degrés divers et avec des morphologies variables.

Chez les chasseurs-collecteurs, il y a un rapport étroit entre autonomie et territoire :

Que les limites viennent à n'être pas respectées par des groupes extérieurs, que des points deviennent inaccessibles et que des parcours soient interdits, et c'est la crise (cf. [388] p.98).

L'écogenèse territoriale la plus rudimentaire intègre immédiatement les notions de limite, de centralité au lieu de rassemblement et de circulation : délimitation, centration et communication sont au cœur du processus de territorialisation et, par conséquent, de déterritorialisation et de reterritorialisation.

Ce qui n'est qu'esquissé chez les chasseurs-cueilleurs se dessine avec complexité chez les peuples qui passent à l'agriculture. La croissance de la probabilité de stockage implique l'apparition de « structures protectrices, palissades ou remparts » (cf. [388], p. 98). La maille agricole obnubile la conscience et tout un cérémonial accompagne la pratique du bornage dont témoigne dans l'ancienne Rome le culte à Terminus : le carroyage du sol est le fondement matériel de la propriété... et de l'impôt foncier (cf. [388], p. 98).

La ville représente la centration, le « moyeu », selon la belle expression de Leroi-Gourhan, d'une nouvelle organisation. La ville est un nœud qui commande des surfaces, fondement de son autonomie. La ville-marché, par le jeu des prix, organise les surfaces qui l'entourent. Il faudrait « revisiter » le modèle de von Thünen, comme l'a fait d'ailleurs Braudel à très petite échelle, et l'on verrait que ce ne sont pas seulement des signaux tels que les prix qui organisent les mailles, mais toutes les informations dont la ville est le lieu d'arrivée ou le lieu de départ.

Avec les civilisations contemporaines, c'est le troisième invariant qui est privilégié : le réseau. On devrait dire « les réseaux », car ils se sont multipliés. Aujourd'hui, l'écogenèse territoriale réside dans la maîtrise des réseaux de circulation, de communication et de télécommunication. L'information est, avec l'énergie, la ressource essentielle qui transite dans des réseaux de plus en plus complexes. C'est la théorie de la communication qui commande à l'heure actuelle l'écogenèse territoriale et le processus de territorialisation-déterritorialisation-reterritorialisation. La vitesse de déplacement de l'information depuis deux siècles a été multipliée par un facteur de l'ordre de 10^7 , tandis que celle des hommes et des biens n'a été multipliée que par un facteur de l'ordre de 10^2 . Dès lors, il n'y a plus ni centre ni périphérie pour l'information qui rend caduque la notion de position et homogénéise l'enveloppe spatio-temporelle. On en arrive à ce paradoxe que le développement extraordinaire des réseaux de communication est tout à la fois un des fondements de l'autonomie culturelle... et d'une possible perte d'autonomie culturelle sans précédent par diffusion d'un petit nombre de modèles dominants. On rejoint ici l'intuition d'Ernst Jünger qui pense qu'« à mesure que s'étendent les conquêtes sur l'espace, la liberté de l'individu se resserre de plus

en plus ». On pourrait, ici, substituer autonomie à liberté sans faire violence à la pensée de Jünger. Mais évoquer l'autonomie, c'est entrer dans le domaine de la territorialité humaine qui peut être définie comme « le système de relations qu'entretient une collectivité — et, partant, un individu qui y appartient — avec l'extériorité et/ou l'altérité à l'aide de médiateurs » [387]. Les médiateurs renvoient immédiatement à la sémiosphère, car les limites de ma territorialité sont les limites de mes médiateurs.

Si l'on considère l'écogenèse territoriale de ce qu'il est convenu d'appeler les pays développés, on peut admettre que, jusqu'au XX^{ème} siècle, les territoires matériels concrets — l'extériorité — étaient dans une mesure assez large « régionalisés » ; autrement dit que la régulation intrasociétale avait encore un sens. Ce n'est pas un hasard si Vidal de La Blache, à la charnière du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle, a engagé toute la géographie française dans l'« aventure régionale ». Dans ces conditions, la territorialité était encore, en partie du moins, fortement marquée par des relations qui faisaient une large part aux lieux en tant que sources d'identité. Il y avait une cohérence entre territoire et territorialité parce qu'il y avait une cohérence entre l'action d'une société et la sémiosphère à laquelle elle se référait. Cette relative unité a volé en éclats et le processus de territorialisation-déterritorialisation-reterritorialisation (que nous appellerons désormais T-D-R) n'est plus régulé de l'intérieur mais de l'extérieur. La territorialité est moins « spatialisée » que « temporalisée » parce qu'elle est commandée par la modernité dont « la mode est l'emblème » (cf. [42], p. 135). Or, la modernité s'élabore dans quelques lieux seulement qui disposent des moyens d'une diffusion ultra-rapide. Le territoire concret est devenu moins significatif que le territoire informationnel en matière de territorialité.

DE LA TERRITORIALITÉ « RÉGIONALISÉE À LA TERRITORIALITÉ « TEMPORALISÉE »

Cette mutation, car c'en est une, est la conséquence sans doute la plus directe de la croissance de la vitesse de déplacement de l'information. Jusque vers 1840, l'information se déplaçait, *grosso modo*, car ce n'était déjà plus tout à fait le cas, au rythme des hommes et des biens et, par conséquent, sa diffusion était maîtrisable et la pénétration de la modernité était relativement lente. Après 1840, tout commence à basculer et le temps devient plus important que l'espace, comme le néoclassique A. Marshall ne manquera pas de le rappeler dans son traité d'économie politique à la fin du XIX^{ème} siècle.

La territorialité « régionalisée » était constituée par des relations vécues à travers le travail essentiellement, à travers l'habitat *lato sensu* et à travers des cristallisations traditionnelles. Cela n'impliquait pas pour autant de fixisme,

encore qu'il ne faille pas oublier que ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui le régionalisme était, il y a un siècle, l'apanage des mouvements conservateurs de droite. Aujourd'hui les particularismes régionalistes s'entendent, à gauche, comme un retour aux origines, une « résurrection » de certaines valeurs (cf. [353]). Dans cette dernière perspective, la territorialité est souvent entendue comme identité. Il s'agit de la recherche d'une « identité culturelle » qui, d'ailleurs, dans la plupart des cas, se trompe sur les termes, car il ne s'agit pas d'un « retour » impossible à une culture locale, mais bien plutôt d'une réinterprétation ou d'une projection d'une tradition dans une culture artificielle². Pour Bernard Poche, la « localité » est un pur phénomène de représentation, un processus mental par lequel les groupes humains pensent leur rapport à la matérialité. Il est intéressant de noter, à cet égard, que l'identité réapparaît dans les sciences de l'homme au moment même où son fondement matériel, la région, n'a plus de signification, sauf celle que lui prêtent certains discours (cf. [148]).

Le fait même que la région ne soit plus qu'un discours démontre assez que l'on est passé à une territorialité « temporalisée », c'est-à-dire à un système de relations qui dépend de la variation de la quantité d'information dans un territoire donné. Le processus T-D-R a suivi dans une certaine mesure le cycle du produit caractérisé par l'innovation, le développement et la maturité. Alors qu'autrefois le cycle du produit pouvait s'étendre sur dix, quinze, vingt ans ou même davantage, aujourd'hui il peut prendre seulement cinq ans. Or le processus T-D-R, comme le cycle du produit, est le plus souvent fonction de l'information technico-économique. L'information fait le territoire comme elle fait le produit.

La territorialité est donc une fonction de l'information (le signe) et du temps (le rythme). Dans ce type de territorialité, on ne peut plus parler d'espace vécu, d'identité régionale ou de culture locale. Tout au plus peut-on parler d'information consommée, d'identité conditionnée et de modèles culturels dominants.

Certes, toute société continue à vivre et à agir dans un territoire concret qui résulte d'une production, mais ses relations sont beaucoup moins conditionnées par ce territoire que par l'information qui y est diffusée. Le territoire a un caractère beaucoup plus contingent que l'information. La nécessité géographique est une fonction du temps :

C'est donc au sein de l'histoire que la nécessité géographique apparaît.
L'histoire est précisément ce par quoi *il y a* de la nécessité géographique
(cf. [422], p. 115).

2. J'emprunte ces éléments à Bernard Poche qui a fait une conférence sur Localité et identité locale à Genève dans mon cours de géographie sociale le 23 mai 1984.

Le processus T-D-R tend à s'accélérer au rythme de la création et de la diffusion de l'information et ce n'est donc plus dans le territoire, dont le rythme de transformation est rapide, que l'on peut chercher une base à la territorialité. Cette base, il faut la chercher dorénavant dans des territoires abstraits, la langue par exemple, et il est symptomatique que le gouvernement français vienne de prendre la décision de créer des diplômes pour les langues régionales (*le Monde*, 9 août 1985). Même si cette décision est relativement symbolique, elle va dans le sens d'une recherche d'appartenance qui ne peut plus guère prendre le territoire concret comme base, car il est soumis à des transformations trop rapides. Implicitement, cette mesure souligne le fait que nous sommes entrés dans une territorialité « temporalisée » et que l'on recherche des fondements plus stables à une impossible définition de l'identité ou de l'appartenance.

[notes]

42. BAUDRILLARD J., *l'Echange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976.

88. BUREAU L., *Entre l'Eden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec Amérique, 1984.

126. DARDEL E., *l'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, PUF, 1952.

134. DEMATTEIS G., *La Metafore della Terra*, Milan, Feltrinelli, 1985.

148. DULONG R., *les Régions, l'Etat et la Société locale*, Paris, PUF, 1978.

272. LAPIERRE J.-W., *Essai sur le fondement du pouvoir politique*, Paris, LGF, 1968.

297. LOTMAN J.-M., *La Semiosfera*, Venise, Marsilio Editori, 1985.

352. PAUL-LEVY F., SEGAUD M., *Anthropologie de l'espace*, Paris, Centre de création industrielle, Centre Georges-Pompidou, 1983.

353. PAZ O., *Une planète et quatre ou cinq mondes. Réflexions sur l'histoire contemporaine*, Paris, Gallimard, 1985.

378. PUTNAM H., *Raison, Vérité et Histoire*, Paris, Editions de Minuit, 1984.

387. RAFFESTIN C., « Paysage et territorialité », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 21, n^{os} 53-54.

388. RAFFESTIN C., « Instruments territoriaux et autonomie, *l'Autonomie sociale aujourd'hui*, Grenoble, CEPS-CREA, PUG, 1985.

418. SAMI-ALI, *l'Espace imaginaire*, Paris, Gallimard, 1974.

422. SARTRE J.-P., *Cahiers pour une morale*, Paris, Gallimard, 1983.

448. TUAN Y.-F., *Segmented Worlds and Self. Group Life and Individual Consciousness*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982.